

Camille Contrais

Armelle des Hiboux



Onze poèmes du Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau

23 juillet 2022

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : sculpture de la Gutenberghaus,
Klagenfurt, Autriche

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Camille Contrais est le pseudonyme collectif du
Groupe Surréaliste du Radeau.

La Balade de Pierre de l'Olivier

De ta tour de lave noire, de ton perchoir au collier d'herbe de ta fiancée de cornaline, de ta couche dans le cœur d'or du ciel des orages de mille-pattes où tu t'agenouille sur la couche de Jeanne la Folle, toi Pierre de l'Olivier tu t'agenouille sur la couche de marbre noir et rouge comme les carreaux d'un vitrail, toi Pierre de l'Olivier tu regarde de ta lunette d'or le linge des fées sécher sous la lune du jour sur les monts d'herbes tremblantes de Ménilmontant la Décomposée. Regarde, Pierre de l'Olivier, elles battent le linge à genoux, les zombies rousses de peaux aux seins de scolopendres et de noix vertes, regarde, elles battent le linge pour toi, elles souffrent pour toi, pour ta casquette d'air au collier des étoiles Rennaises aux portes d'Astrakan du ciel Groenlandais, elles souffrent de leurs langues de putois Babyloniens, de leurs vulves de corail percées d'épines de nacre, de leurs gares de coquillages où errent les vers écailleux aux mille pattes de fer, les orties roulées en spinifex et les écureuils des garages, attendant en vain une partance vers la mer qui n'a que les oiseaux roux, de toutes les espèces rousses réunies au conclave du 1^{er} juillet, pour tout ciel afin de barrer le chemin des étoiles nées des pins hyperboréens aux fusées de la République des Escartons que chargent comme

mille casseroles les ficelles nouées de vases jaunes et verts, et un seul rouge, tenant serrée la perle du roi des Indes d'avant la fin dernière, les autres contenant tes larmes, ô Pierre de l'Olivier, pour le corps de ta fiancée l'Hiver, reposant pour l'éternité des oiseaux jusqu'à la dernière alouettes sur les campanules de la clairière de la forêts de menthes toucheuses de ciel des trois Arizona, tu la pleure à genoux chaque heure de ta vie sans t'arracher de ta souche de gravier ô Pierre de l'Olivier, tu pleure pour la chute de Belesbat la Très Haute et d'Ys aux Tours de Merlans Pétrifiés sous les ruines de caves de Quimper, tu pleure la sorcière aux yeux de porcelaine qui vola ton âme et ton souffle dans l'ombre des sous-bois de l'ancienne mer de Ménilmontant et de l'ancienne banquise de Montmartre, tu pleure les trois sœurs à têtes de boucs aveugles qui t'interdirent les déserts d'os moulus de marins d'Avesnois derrière les fenêtres des hôtels de Pantin où tu déposais si consciencieusement pourtant, ô Pierre de l'Olivier, toi le gardien des piliers flageolants du ciel de Chine au-dessus de Gobi, les valises de carton et de cuir d'iguane où ta fiancée l'Hiver déposait ses yeux d'églantines annuels à destination du roi des scorpions dans son château d'une seule pierre du désert andalou. Il faut te faire une raison, Pierre de l'Olivier, ta fiancée l'Hiver ne revivra pas, elle restera couchée entre ses draps de pelures d'anis avec ses yeux derniers de givre tendre, ses lèvres comme deux feuilles d'érable en automne, ses cheveux de poulpes et ses seins d'écureuils de mer, seuls les potamochères et les babouins dévoués à Thot des Deux Eaux pourront lui porter l'écuelle d'argent visqueux qui est le repas des trois éternité servi à chaque cloche d'une révolution de Mars autour de

l'escargot de verre et d'argent, coquille de verre et chair d'argent dit Rabelais dans nos livres de comptabilité, dont l'orbite dessine un huit phénicien autour de ta tête de soleil, ta pauvre tête de foin en flamme froide à toi Pierre de l'Olivier, et toi tu resteras sur le seuil, entre les linteaux mégalithiques crétois, exclu du rite, du parfum de la chair immolée que les prêtres découpent au flanc du ciel, du son des cloches de verre au carillon des lauriers, des sistres et des triangles, de la communion des alouettes et des sangsues chanteuses, et tu es seul, si seul, ô Pierre de l'Olivier au bec de rossignol, au chant de poule orphique, aux yeux de pintades, Pierre de l'Olivier l'anguipède aux cent couleuvres qui grimpent toujours l'Olympe sans espoir vers le ciel noir, Pierre de l'Olivier aux murs d'argiles, à la peau de noix, aux mains comme des violons, si seul que la Vierge des mille étangs cristallins qui résonnent comme mille flûtes sous chaque rosée des aubes dorées d'Écosse quand le ciel à la douceur rosée du saumon, que la Vierge de Compassion aux mains de rats laveurs te prend dans ses bras d'anisette comme entre des lianes, elle t'engloutit à jamais Pierre l'Olivier dans les pans de son manteau de salsepareille comme le jour engloutit la nuit aux Âges de Fer de chaque préhistoire d'argent blanc.

Conte brûlé

Quand les roseaux poussaient jusqu'au ciel et les chênes millénaires à peine plus haut que la commode de ma grand-mère la lune des loutres, c'était le temps béni où le grillon d'argent rouillé chantait Homère avant sa naissance, le temps des premiers livres gravés au bec de pic-vert sur la chair des pastèques. Je ne l'ai pas connu : j'étais en voyage à Berlin.

Cheval fou

Deux dés verts sur le plateau d'ivoire du monde, c'est la danse d'ivresse des otaries mystiques, prêtresses d'Avalon-en-Tempête dans leur collier de chanvre commun. Faux, dit la reine des lombrics : ce n'est qu'une partie de roulette russe entre deux princes tatars.

Le Panier d'osier du ciel

C'est les poches pleines d'orties, l'astrolabe dans une main et le compas d'or des Muses dans l'autre, la cornemuse irlandaise à l'épaule pour charmer les oiseaux qui frôlent le crépi du ciel des épines de leur dos nu, que je pris un matin de juillet le chemin qu'empruntent les écoliers avarés pour rejoindre leurs maîtres moustiques auxquels leur taille d'éléphant de mer font dire les pires âneries, je suivais ce sentier sinueux comme les notes blanches de Bartók entre les mûriers géants des forêts de bouleaux et la grande fosse où croupissent les harengs encore vivant pourtant, le regard idiot vers les étoiles et les chemises du jour, parmi les labyrinthes de fers comme les rails des tonneaux de poudre. Je suivais l'oiseau bleu des cornemuses et sa compagne la chauve-souris des filets de cheminée, la bête maigre des vents d'ouragans sur mes talons qui jappait après la lune de décembre à chaque seconde que durait cette apparition, puisqu'on était en juillet bon sang. Je n'avais d'autre compagnie que la conversation des orties sur les pluies de lait et sur la séparation douloureuse des amants de la gare du Nord aux marais salants de Belphegor selon Saint-Jean l'Apostat. Qui cherchais-je, que cherchais-je parmi les dés et les aiguilles emmêlées de l'air, les pelotes de l'instant, les toiles de l'araignée qu'on nomme le ciel et les tentes mongoles des

perruches ? Je me souviens seulement que ma route suivait par hasard celle d'Arthur égaré après le Graal, ses chevaliers noyés dans la grande salle des chevaux de marbre, Arthur déplumé, heureux, perdu avec le crâne de Yorrick entre les hélicoptères de la cité d'opale aux tours comme le ciel dans son filet, là où l'air sent l'anis et où les poissons-bulles soufflent les rêves dans les cervelles des enfants des antipodes et enivrent de chique de coca ceux de la colocation d'artistes-faisans dans la rue d'à côté, Arthur à genoux sur la plage d'une seule barre de fer de l'océan de bière sèche comme des fagots de résineux, là où le pinson a laissé tomber la rigole de cuivre où Dieu joue aux billes avec les chevaliers bourguignons, là où s'est noyée dans sa barque verte à la proue d'une seule tête de mouton la belle aux cheveux de buisson ardent et aux mains de crevettes sacrées égyptiennes que Rimbaud nomma Ophélie des Trois As mais dont le nom secret était en réalité celui du vent d'est que seuls les roseaux connaissent quand sonnent les cloches à l'aube et quand la mante religieuse s'envole après les ballons météorologiques. Moi, l'aventurier aux poches de cuir alors vides, aux yeux de verre ne voyant que les renards la nuit et les abattis de forêt à l'aube verte avant le lever de Sirius, moi le gentilhomme de fortune de La Barbade je me moquais du Graal comme de la couronne d'osier vert des alouettes et des yeux de Dieu comme de ceux de sa brebis, pourtant plus beaux que ceux de marguerite de Strasbourg sur son trône de fougères entre les couronnes de bruyères en flamme. Je ne cherchais que l'anneau des poissons, qui donne la clé de leur langage disent les herbes de loutres, celles qu'elles cherchent au matin pour retrouver la vue après leur migration saisonnière

de Norvège en Tunisie, et qui permet surtout, cet anneau plus feuillu que celui du Rhin entre les dragons de marbre volcanique blanc, de comprendre la grenouille qui estive dans les déserts australiens et les parcs publics des bateaux-états tasmaniens, de lui arracher pour une devinette scaldique le secret du placard de ma chambre d'adolescent que le génie-marionnette de la maison familiale garda toujours close d'une lame de cuivre blanc et d'un coquillage indonésien, le secret des nymphes dansant en rond sous la lune de notre potager près de l'or prolix de la pompe à eau que garde tristement le cochon noir, le secret lié aux îles Waq-Waq disent les grimoires chinois du dixième siècle dans la bibliothèque des zombies qu'ils tiennent à l'extrémité de ma ville, mais que je crois plutôt lié à ma tante le soleil de Finlande, quand elle passa la frontière de fil de fer malgré la vigilance des iguanes, la massue des géants à la main pour s'en aller abattre mon grand-père le coyote noir au front d'agarwood, tyran sanguinaire d'Ys au masque de poisson, la ville aux dents du carnaval comme la cantatrice importune accrochée désespérément à la traîne de soie noire des étoiles de juillet.

Conte noyé

L'arc-en-ciel enjambe la barrière de buis du champs des oreilles de Zeus, là où elles gardent le troupeau de brebis noires du soleil aztèque. Il espère y trouver l'anneau d'or blanc de sa fiancée la rate asiatique première, reine des mulots bleus. Mais il ne lui arrive que selon la malédiction de la lune rousse julienne une chute dans le puits sans fond, plus profond même que les antipodes, dont seul réchappa et pour l'éternité la mère de toutes les étoiles de mer qui ont épines vertes sur chair de vent. Dommage, arc-en-ciel, chantent les visons femelles enracinés dans le champs voisin.

Conte enterré

Le chêne et le bouleau s'échangent de tendres serments sur l'autel du soir chu sur la mousse, sans autres témoins que la brise que soufflent les mouettes bleues. Ah, et l'escargot des panetières, aussi.

La Possibilité du corail

Comme les rites extatiques de Saint-Jean du peuple blaireau sous la grange de Sidonie-des-Ronces, ville des orpaillages marins

Comme la jeune fille au sourire de miel et d'orties blanches que je n'ai pas vu depuis la décollation de Saint-Jean Baptiste

Comme la couronne d'épines et de souffre amolli de vin sacré au front de Samuel la Noire, reine des feux de Bengale sur son trône fait des os des noyés de la Deûle sous les canaux d'Amsterdam

Comme les fruits comme les seins lourds de la loutre de Thor aux branches de l'olivier qui remplaça le ciel après Waterloo, quand il sombra un an martien entier dans la mer de corail noir par-dessus l'Ukraine du Roi Peste

Comme la harpe d'argent et de roseau blanc de Kurt Cobain reprenant le chant de Sappho en dialogue avec la tête d'Orphée et celle de Saint-Jean Baptiste dans la grotte voisine, bleue de Prusse quand l'autre avait la couleur du parfum en tornade des alouettes-chauve-souris du Pays Noir de Décembre entre ses rubans

Comme le chevreuil, la chouette chevêche et l'effraie bleue, trois sœurs de par le monde à la recherche de la forêt

des armoires bleues où l'on range les paroles de la Vierge
Sainte des Buveurs de Rhum

Comme la grange sans murs qui n'a qu'un toit de
corail, aux frontières de la Caraïbe intérieure et de l'oreille
d'Apocalypse

Comme la pampa givrée par un seul mot du Dieu des
Patagons, aujourd'hui enterré au Père-Lachaise au côté de
Baudelaire

Comme le chat servant de la demoiselle de compagnie
de Notre-Dame-de-Babylone seule survivante dans son
arche de jaspe et de cornaline du Déluge qui engloutit les
pierres bleues et ne noya que le ciel et les Dieux

Comme le collier du Ragnarök aux épaules de la statue
de la Sainte-Conquérante dans la niche de corail jaune de
ma chambre de bonne

Comme l'escalier d'air qui mène à l'idée dernière
d'Archimède

Comme la porte de livres imprimés sur feuille de clope
dont on ne sait ce qu'elle cache d'autre que le chemin de
l'instinct des scarabées

Comme si...

Balivernes !

Je ne crois qu'au livre des heures bleues et des tapis
persans, à ses scribes oiseaux-bousiers traînant le soleil
rouge par la lande aride de janvier l'horizontal jusqu'à la
grange de mon grand-père le soleil des morts.

Conte pendu

La coquille d'argent bleu et le calice d'argent vert voisinèrent en bonne entente sur l'étagère murale de l'atmosphère de la Mars d'Ardennes, jusqu'au jour où le chant de la corneille, cette mélodie douce d'un seul jour au hasard de sa vie, déterra la hache de guerre.

Animal sans mémoire

La mouette et le goéland se marièrent pour une joute des ces paroles sacrées qui pétrifient les atmosphères d'ères en ères géologiques. Mais ce fut un échec, le phoque d'Apollon en est témoin, même si le bison de mousse pense le contraire.

La Dame des argiles

Comment t'oublierais-je fée dentée des albumines et des coulemelles d'argent, reine des hiboux élamites dans les faubourgs de Sumer-en-Ardenne-Subsahariennes, des tours de verre étrusques où l'on façonnait les vases à figures noires et à figures rouges sous la direction de ta baguette de saule et de verre bleu ? Comment oublierais-je ta sorcellerie de pluies, les secrets que tu déchiffrais seule dans le cahier fermé des anis-alouettes aux bords des chemins verts entre chaque auberge des mois sur le chemin du soleil ? Comment l'oublierais-je ta sorcellerie qui sauva seule l'Empire New-yorkais, les recettes de ton grimoire pour l'ail des ours qui guérit le choléra et le soleil des patelles pour guérir le sida du singe blanc, décimateur des hordes sacrées des temples indo-persans ? Comment oublierais-je ta baguette de cristal tremblotante pour mener la lune par le chemin des orties après le solstice de la saison bleue, ton œuvre de bâtisseuse qui dépassa en nombre et en beauté celle de Mélusine, de Gargantua et de Roland des Vipères ensemble et les poussa à embarquer pour les roseaux de Chine-en-bord-du-Soleil sur une barque d'argent ajourée ? Comment oublierais-je les fastes de la cérémonie des ours chantant la lyre, imitant la lire de leur furie veux-je dire, des crevettes sacrées soufflant dans les flûtes d'os de

Nyarlatothep, toutes ces splendeurs rituelles pour célébrer de ton sceptre le mariage d'Ishtar aux Seins de Furet et d'Astrid de Belgique ? Comment oublierais-je tes leçons savantes comme Alexandre aux juments naines en attente de voler, enfants prudents des courants d'air sous la porte des avenir bleus, tes séminaires érudits sur le mythe des trois hivers apocalyptiques que déclencha le Tigre à dents de sabre, selon les radotages des vieillards du clan des Hommes-chats de Tautavel, avant que la préhistoire n'enserme Harlem de ses tentacules de seiche noire ? Je n'ai pas la prétention de t'aimer, ô Reine des Oublis : ne reçoit que mon humble hommage de sous mon bureau de chêne de scribe éthylique sous la lampe verte où je rédige ta biographie pour l'édification des moules et des castors.

Conte dévoré

Les moineaux livrent le lait au ciel de porcelaine rouge de Baal et les pintades vulturines aux caves des neiges éternelles de l'Everest et du Caucase blanc de sel. Mais c'est inutile : aujourd'hui les trains de faïences rouges en mille éclats de verre sur leurs rails de gazon relient tous les points nodaux des plantes urticantes de l'air.